

PROLOGUE

Il faut plaindre les affligés : c'est une loi de l'humanité ; la compassion sied à tous, mais à personne plus qu'à ceux qui en ont eu besoin et en ont éprouvé les salutaires effets. Si jamais homme en ressentit les bienfaits, c'est moi. Dès ma plus tendre jeunesse, je devins éperdument amoureux d'une dame d'un mérite éclatant, d'une naissance illustre, trop illustre peut-être pour un homme de basse condition comme moi ; quoi qu'il en soit, les discrets confidentes de ma passion, loin de blâmer mes sentiments, les louèrent fort et ne m'en considérèrent que mieux ; cependant j'éprouvais un violent tourment, non pas que j'eusse à me plaindre des cruautés de ma dame, mais parce que le feu qui me dévorait excitait en moi des ardeurs inextinguibles : dans l'impossibilité de les satisfaire, à cause de leur excès, mes tortures étaient affreuses. J'en serais mort sans aucun doute, si ne m'étaient venues en aide les consolations d'un ami, qui entreprit de faire diversion à mes chagrins en m'entretenant de choses intéressantes et agréables.

Mais grâce à celui dont la puissance est sans bornes et qui veut que, par une loi immuable, toutes choses en ce monde aient une fin, mon amour, dont l'effervescence était telle qu'aucune considération de prudence, de déshonneur évident ou de péril n'en pouvait triompher ni apaiser la violence, s'amoin-drit lui-même avec le temps, de manière à ne plus me laisser dans l'esprit qu'un doux sentiment. J'aime à présent comme il faut aimer pour être heureux ; je ressemble à celui qui sur mer se contente d'une navigation unie et ne se lance pas à travers les aventures. Toute fatigue a sa peine : je sens tout ce qu'il y a de délicieux dans le repos. Bien que mes tourments aient cessé, je n'ai cependant pas perdu la mémoire du bienfait que j'ai reçu de ceux qui, par l'affection qu'ils me portaient, souffraient de mes douleurs. Non, jamais ce souvenir ne s'effacera : la tombe seule l'éteindra. Et comme la reconnaissance est, à mon sens, la plus louable de toutes les vertus, et l'ingratitude le plus odieux de tous les vices, pour ne pas paraître ingrat, j'ai résolu, à présent que j'ai recouvré ma liberté, de donner quelques consolations, sinon à ceux qui m'en ont donné et qui n'en ont peut-être pas besoin, du moins à ceux à qui elles peuvent être nécessaires.

Plus on est malheureux, plus on souffre, mieux les consolations sont reçues : aussi dois-je adresser les miennes, encore bien qu'elles soient fort peu de chose, aux dames plutôt qu'aux hommes. La délicatesse, la pudeur, leur font souvent cacher la flamme amoureuse qui les brûle ; c'est un feu d'autant plus violent qu'il est enseveli : ceux-là seuls le savent qui l'ont éprouvé. D'ailleurs, sans cesse contraintes de renfermer en elles-mêmes leurs volontés et leurs désirs, esclaves des pères, des mères, des frères, des maris, qui la plupart du temps les retiennent prisonnières dans l'étroite enceinte de leur chambre, où elles demeurent oisives, elles sont livrées aux caprices de leur imagination, qui travaille ; mille pensées diverses les assiègent à la même heure, et il n'est pas possible que ces pensées soient toujours gaies. Vienne à s'allumer dans leur cœur l'amoureuse ardeur, arrive aussitôt la mélancolie, qui s'empare d'elles et que chasse seul un joyeux entretien.

On doit en outre demeurer d'accord qu'elles ont beaucoup moins de force que les hommes pour supporter les chagrins de l'amour. La condition des amants est d'ailleurs beaucoup moins misérable : c'est chose facile à voir. Ont-ils quelque grave sujet de tristesse, ils peuvent se plaindre, et c'est déjà un grand soulagement ; ils peuvent, si bon leur semble, se promener, courir les spectacles, prendre cent exercices divers ; aller à la chasse, à la pêche, courir à pied, à cheval, faire le commerce. Ce sont autant de moyens de distraction qui peuvent guérir en tout ou en partie du moins, pour un temps plus ou moins long, le mal que l'on souffre ; puis, de manière ou d'autre, les consolations arrivent et la douleur s'en va.

Pour réparer autant qu'il est en moi les torts de la fortune, qui a donné le moins de sujets de distraction au sexe le plus faible, je me propose, pour venir en aide à celles qui aiment (car pour les autres il ne leur faut que l'aiguille et le fuseau), de raconter cent nouvelles, ou fables, ou paraboles, ou histoires, à notre choix. Ces contes sont divisés en dix journées et racontés par une honnête société composée de sept dames et de trois cavaliers, durant la peste qui a tout dernièrement causé une si effrayante mortalité : de temps en temps les aimables dames chantent les chansons qu'elles préfèrent. On trouvera dans ces nouvelles plusieurs aventures galantes tant anciennes que modernes : les dames qui les liront y trouveront du plaisir et des conseils utiles ; elles verront par ces exemples ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut imiter. Si cela arrive (et Dieu veuille qu'il en soit ainsi), j'en rendrai grâce à l'amour, qui, en me délivrant de ses chaînes, m'a mis en état de pouvoir tenter quelque chose qui puisse plaire aux dames.